6

R. P. TH.-DOM.-C. GONTHIER, O. P.

PIE X ET LE MODERNISME

LA « REVUE DES DEUX-MONDES » ET L' « ENCYCLIQUE »

Extrait de la *Nouvelle-France*



QUÉBEC
IMPRIMERIE DE LA COMPAGNIE DE « L'ÉVÉNEMENT »
30, rue de la Fabrique

1907

VU ET APPROUVÉ :

fr. Ph.-Et. Gauvreau, O. P. ; fr. M.-D. Laferrière, O. P.

PERMIS D'IMPRIMER :

fr. J.-H. Hage, O. P., Vic. Prov.

IMPRIMATUR :

Quebeci, die 26 dec. 1907.

C.-A. Marois, V. G., Adm.

PIE X ET LE MODERNISME

LA « REVUE DES DEUX-MONDES » ET L' « ENCYCLIQUE »

L'encyclique *Pascendi dominici gregis* du 8 septembre 1907 restera dans l'histoire religieuse l'un des actes les plus décisifs et les plus importants des trois derniers siècles. Jamais peut-être Pontife romain n'a exercé avec pareille maîtrise et plénitude dans un seul acte sa charge de docteur universel, de juge suprême de la foi, de pasteur de toutes les âmes appelées au salut et de monarque dont l'autorité souveraine, responsable à Jésus-Christ seul, ne connaît dans l'Eglise que des sujets.

On a dit, non sans raison, que l'œuvre doctrinale de Léon XIII, exposant avec une si sereine majesté, l'un après l'autre, des points importants et pratiques de la doctrine catholique, et les mettant si haut et dans une telle lumière qu'ils semblaient au-dessus de toutes les contestations et de toutes les objections, était comme la reprise et la continuation du concile du Vatican. L'histoire dira que la dernière encyclique vaut à elle seule tout un concile. Dirai-je toute ma pensée ? Pour trouver dans l'histoire de l'Eglise des conciles œcuméniques qui aient eu la même portée, il faut remonter jusqu'au concile de Trente ou peut-être au concile de Nicée.

Il ne s'agissait plus ici comme dans tous les conciles œcuméniques de défendre l'un ou l'autre des points de la doctrine, de réformer les mœurs, de restaurer la discipline, de mettre fin à un schisme : il y allait de toute l'Eglise, de tout l'ordre surnaturel et de toute religion. Car le *modernisme* auquel Pie-X a donné le coup de mort, au moins dans l'Eglise—et s'il meurt dans l'Eglise il sera bientôt enterré partout,—est le « rendez-vous de toutes les hérésies » [1].

Il était temps. Comme au quatrième siècle le monde « s'était réveillé arien », au vingtième il allait se réveiller moderniste. En vain la grande voix de Léon XIII avait demandé le retour des études ecclésiastiques aux grandes traditions philosophiques et théologiques de l'Eglise, en vain il avait tracé d'une main ferme la vraie voie à l'exégèse comme à la philosophie et à la théolo-

---

1 — « Si quelqu'un, ajoute le document pontifical, s'était donné la tâche de recueillir toutes les erreurs qui furent jamais contre la foi et d'en concentrer la substance et comme le suc en une seule, véritablement il n'eût pas mieux réussi » (Encycl.).

gie : on couvrait sa grande parole d'acclamations, puis, la laissant planer dans les hauteurs où elle ne rencontrait que les hommages et l'admiration, dans la pratique on la détournait de son vrai sens ou on l'ignorait avec un souverain respect. Les dernières années du vieux Pontife, qui avait rêvé un renouveau universel de la philosophie et de la théologie et qui en attendait la gloire et le salut de l'Eglise, furent attristées par la naissance et l'envahissement rapide du modernisme, dans tous les pays d'Europe, mais particulièrement en Allemagne et en France, qui plus que tous les pays catholiques souffrent depuis des siècles d'une complète anémie philosophique. Mais il avait posé les bases et tracé le plan de la restauration qu'il savait nécessaire et dont il n'a jamais douté. Lui mort et sa grande voix éteinte, le modernisme crut qu'il n'avait plus rien à redouter : il déborda dans les livres, les revues, les journaux, les discours, l'enseignement des séminaires et des universités. Jamais peut-être aucune hérésie n'a poussé plus loin le génie de l'hypocrisie et de l'intrigue et l'héroïsme de l'effronterie. Maîtresse déjà d'une partie de l'opinion qu'elle avait su affoler par ses retentissantes réclames et ses incessantes publications, appuyée par la science ennemie de toute foi dont elle était le plus puissant auxiliaire contre le catholicisme, la secte aspirait à être demain la maîtresse de l'Eglise elle-même qui ne saurait bientôt plus que par elle se faire écouter de l'opinion lettrée et des jeunes générations.

Elle comptait sans le Pasteur vigilant et énergique qu'aucune habileté ne trompe, qu'aucune clameur n'intimide, qui ne craint rien d'un monde dont il n'attend rien, ni la popularité, ni la louange, ni la gloire, et dont toutes les paroles sobres, fermes et précises sont des actes. Oserait-il bien parler et tenir tête à la science et à l'opinion, ce Pape qui n'a appris de sa vie que le métier d'évêque et de curé ? Et s'il osait, quelle autorité aurait sa parole contre la science et l'opinion, là où la grande parole de Léon XIII lui-même, le Pape de la diplomatie, de la sagesse politique et de la science était restée sans effet ?

Il a osé. Il a parlé, et le monde catholique a respiré, comme au sortir d'un cauchemar où il croyait étouffer. Non seulement dans l'Eglise, mais au dehors, tous les esprits qu'éclairent encore des lueurs de la foi surnaturelle, et toutes les âmes dont Jésus-Christ vrai Dieu et vrai homme est encore la première pensée et le premier amour, ont salué avec reconnaissance cette parole libé-

ratrice, et y ont vu le salut de la foi et de toute religion contre la plus radicale des hérésies et la propagande à la fois la plus hypocrite et la plus effrontée d'incroyance et d'athéisme que le monde chrétien ait peut-être jamais connue.

Naturellement les novateurs sont atterrés. Ils peuvent trouver des sympathies au dehors, chez ceux pour lesquels ils ont uniquement travaillé, sans peut-être toujours s'en rendre compte : leurs conquêtes dans l'Eglise sont finies. Ils vont rencontrer partout l'éclair et le tranchant de cette parole qui les poursuivra désormais sans trève et les pourchassera dans toutes leurs chaires, leurs livres, leurs revues, leurs journaux, leurs discours, poussera sa pointe que rien n'arrête à travers leurs équivoques, leurs faux-fuyants, et les forcera de se rendre, de se taire ou de passer à l'ennemi.

Dans l'effarement, les plus avancés dans le chemin de l'incroyance et de l'apostasie ont essayé une résistance ouverte, mais anonyme, naturellement. Sans hésitation, le glaive apostolique a coupé ces branches pourries qui ne tenaient encore à l'arbre que pour en perdre la sève et en tarir la vie. Cette tentative de révolte aboutira au mépris universel des croyants et de ceux même qui ne croient pas.

Les modérés et les habiles, n'osant ni se révolter ni plaider ouvertement, posent en victimes pour gagner au moins les sympathies de ces bonnes âmes pour lesquelles la charité chrétienne consiste à faire le moins de différence possible entre le diable et le bon Dieu, et mettre de leur côté contre le document pontifical l'opinion lettrée, cette opinion qui, par les revues et les journaux, fait la gloire, la réputation, l'influence, et toutes ces sonorités qui occupent aujourd'hui l'attention du grand public. Tantôt ils posent eux-mêmes, tantôt ils se font poser par des artistes coiffeurs qui savent comment attifer hommes et doctrines pour leur assurer les sympathies de l'opinion.

La *Revue des Deux-Mondes* a été presque depuis sa fondation l'un des meilleurs ateliers de coiffeur pour attifer gens et doctrines en mal de conquérir la faveur du public lettré. Quelques années passées, M. Brunetière a cherché à la transformer, mais lui mort, la boutique Buloz revient à sa destination première. M. Francis Charmes, qui a succédé à Brunetière, sans le remplacer, a tout ce qu'il faut pour tenir longtemps et avec succès le peigne et les ciseaux. Les modernistes pouvaient difficilement trouver mieux.

M. Francis Charmes n'est pas sans mérite. Il rédige depuis des années la chronique de la *Revue des Deux-Mondes* dans un esprit modéré et généralement bienveillant pour le catholicisme. Il s'est honoré particulièrement de combattre la politique anti-religieuse et anti-française des gouvernements Combes et Clémenceau, et sa présence à côté de Brunetière, après l'orientation franchement catholique de celui-ci, prouve suffisamment ses sympathies religieuses. Aspire-t-il à être un de ces Pères laïques de l'Eglise qui sont catholiques ardents et agissants jusqu'aux sacrements exclusivement, comme il n'en manque pas en certains pays ? Je ne le crois pas : par tempérament peut-être ou par habitude il serait plutôt un homme de juste milieu, disons le mot, un bourgeois. Est-il catholique pratiquant ? Je n'ai nulle raison d'en douter : la pratique religieuse s'allie parfois de notre temps avec des idées si peu catholiques. Sûrement il n'est pas assez renseigné pour traiter avec compétence les questions de doctrine et les choses de la foi,—il en convient lui-même avec candeur [1], et lorsqu'il en parle quand même, avec les intentions les plus droites sans doute et les plus bienveillantes, il lui arrive de laisser échapper certaines phrases malheureuses qui venant d'une plume moins bien élevée seraient regardées à bon droit comme des impertinences et des inepties.

Ce malheur lui est arrivé notamment dans sa chronique du 1er octobre, lorsqu'il a voulu rendre compte à sa manière de l'Encyclique du 8 septembre et en dire la portée. Qui jugerait ce grave document par l'appréciation qu'il en donne le jugerait fort mal et fort injustement. Peut-être ne l'a-t-il lu que d'un œil distrait, lorsque pour en bien saisir toute la portée les gens du métier eux-mêmes, philosophes et théologiens, y doivent mettre toute leur application. Peut-être y a-t-il apporté l'attention suffisante ; mais trop peu familier avec la langue ecclésiastique et la doctrine traditionnelle de l'Eglise, il n'a pas pu se retrouver seul où se perdent facilement des gens plus au courant que lui. Dans les deux cas, il devait au Pape et à ses lecteurs, et il se devait à lui-même, d'être plus réticent sur le sens et la portée de l'Encyclique et de n'en juger ni le fond ni la forme auxquels il a trop prouvé qu'il n'entend pas suffisamment.

Serait-il impossible que quelques-uns des modernistes atteints par l'Encyclique aient, non pas tenu la plume de M. Francis

1 — *Revue des Deux-Mondes*, 13 oct., p. 714.

Charmes,—ce serait assez dans leurs habitudes sinon dans les siennes,—mais l'aient plus ou moins inspirée et dirigée? Jugement téméraire, je l'avoue; mais un passage de la chronique me l'a fait penser, ce que l'auteur appelle très justement « une rêverie historique[1] »: le rapprochement entre l'attitude de Grégoire IX envers les aristotéliciens du XIII[e] siècle et celle de Pie X envers les modernistes. C'est un lieu commun de la secte que j'ai lu maintes fois dans ses publications et que j'ai même entendu dans tel sermon qui prétendait honorer saint Thomas d'Aquin en en faisant le moderniste de son époque, qui a révolutionné, malgré l'Eglise et les conciles, la philosophie et la théologie catholique.

Quoi qu'il en soit, les sympathies du directeur de la *Revue des Deux-Mondes* sont acquises aux modernistes. Il n'ose pas les défendre en bloc, ni les justifier tous: devant le ton du document pontifical la contradiction est impossible sans la rupture et la révolte, et la revue a bien des catholiques à ménager dans sa clientèle; mais il plaide les circonstances atténuantes, atténuantes pour les condamnés, mais fort aggravantes pour le juge. Ce qu'il y a dans ces sept pages de la chronique d'insinuations malveillantes, d'assertions inexactes, de jugements inconsidérés et de critiques impertinentes, enveloppés toujours de phrases modérées et courtoises, sans toutefois cette nuance particulière de politesse qui eût été de rigueur et qui s'appelle le respect, il faudrait un volume pour les relever et les signaler aux lecteurs que n'avertit pas suffisamment le calme et l'apparente modération du langage. Tout ce qui est possible dans la *Nouvelle-France*, c'est de faire quelques citations qui montreront comment ces catholiques réduits de la *Revue des Deux-Mondes* entendent le respect et la soumission à la parole solennelle du chef de l'Eglise et à sa souveraine direction en matière de doctrine, et de faire au fil de la plume quelques observations.

I

M. Charmes n'a pas tort de dire que l'Encyclique est revêtue de la plus haute autorité que puisse avoir une manifestation pontificale, à l'infaillibilité près. S'il écrit cela de lui-même il a une idée exacte de l'autorité doctrinale du Pontife romain; s'il a été soufflé, il a répété une bonne leçon. L'encyclique *Pascendi domi-*

---

1 — *Loc. cit.*, pp. 718-719.

nici gregis est bien un acte du Docteur suprême de l'Eglise qui impose à tous les catholiques la soumission parfaite d'esprit sous peine d'apostasie au moins implicite et de schisme qui sépareraient de l'âme de l'Eglise, et la soumission extérieure,—il l'a déclaré dans un document postérieur,—sous peine d'encourir l'excommunication. Elle n'est pas proprement une définition dogmatique ni un canon doctrinal qui oblige par lui-même sous peine d'anathème, c'est-à-dire de séparation du corps des fidèles comme de l'âme de l'Eglise. Par elle-même elle équivaut en autorité doctrinale aux chapitres doctrinaux qui dans les conciles œcuméniques précèdent et expliquent les canons et les définitions proprement dites.

M. F. Charmes est moins heureux lorsqu'il apprécie le fond, le ton, la portée et la direction pratique du document pontifical. S'il faut l'en croire, l'Encyclique est excessive en toutes façons : dans le fond, il le dit plus d'une fois ; dans la forme, il s'arrange pour qu'on le pense et le dise à sa place et ne perd pas une occasion de l'insinuer ; dans le dispositif, il le trouve à la fois tyrannique et inefficace. Donnons une idée de sa manière.

Le but que Pie X s'est proposé est de condamner en bloc les tendances, les travaux, les conclusions de toute une école née dans l'Eglise catholique, il y a un quart de siècle, et à laquelle il donne le nom de modernisme. Quand nous parlons des conclusions de cette école, c'est le Pape lui-même qui les tire, poussant en quelque sorte les modernistes d'une main vigoureuse au delà du point où ils se sont arrêtés, les uns avec hésitation peut-être, les autres avec réflexion et résolution. Voilà où vous allez, leur dit-il, et il les y conduit : et ce n'est rien moins qu'à « l'anéantissement de toute religion ».

« Le premier pas, dit-il, fut fait par le protestantisme, le second est fait par le modernisme, le prochain précipitera dans l'athéisme ». On voit le ton : il est véhément. Le Saint-Père n'use plus d'aucun ménagement pour les doctrines qu'il réprouve, ni pour les personnes qu'il condamne. Ces hommes-là, s'écrie-t-il, « peuvent s'étonner que nous les rangions parmi les ennemis de l'Eglise. Nul ne s'en étonnera avec quelque fondement qui, mettant leurs intentions à part, dont le jugement est réservé à Dieu, voudra bien examiner leurs doctrines, et conséquemment à celles-ci, leur manière de parler et d'agir ».

Le Saint-Père laisse-t-il vraiment à Dieu seul le soin de juger les intentions ? L'Encyclique parle avec répétition et insistance de « perfidie, » de tactique « insidieuse, » de « complot. » Elle accuse les modernistes de rester dans l'Eglise pour la ruiner ; elle leur reproche leur soumission apparente comme une hypocrisie de plus. « Trêve donc, dit-elle enfin, au silence qui désormais serait un crime ! Il est temps de lever le masque à ces hommes-là, et de les montrer à l'Eglise universelle tels qu'ils sont. »

Le Saint-Père les montre donc tels qu'ils sont, ou tels qu'il les voit. L'art de l'Encyclique, qu'on nous pardonne le mot, consiste à les confondre les

uns avec les autres, à condenser leurs doctrines en une doctrine unique dont toutes les parties sont fortement liées, à supprimer tout ce qu'il peut y avoir encore d'hésitant et de flottant dans leur pensée pour lui donner la forme d'un système achevé. A la vérité, les modernistes ont des tendances communes, mais s'y abandonnent-ils tous dans les mêmes conditions et jusqu'au même point d'aboutissement? Non, leurs conclusions sont diverses, quelquefois opposées, souvent provisoires comme il appartient à tout ce qui vient de chercheurs; et c'est ce qui permettra à chacun d'eux, — il faut s'y attendre, — de protester en toute sincérité qu'il ne reconnait pas sa pensée propre dans la doctrine uniforme que l'Encyclique assure leur être commune. Et comment tous ne reculeraient-ils pas épouvantés devant la conclusion que le Saint-Père exprime en ces termes: « Maintenant embrassant d'un seul regard tout le système, qui pourra s'étonner que nous le définissions le rendez-vous de toutes les hérésies? Si quelqu'un s'était donné la tâche de recueillir toutes les erreurs qui furent jamais contre la foi et d'en concentrer la substance et comme le suc en une seule, véritablement il n'eût pas mieux réussi. Les rationalistes les applaudissent, et ils ont pour cela leurs bonnes raisons: les plus sincères, les plus francs saluent en eux leurs plus puissants auxiliaires [1] ».

En résumé et en bon français, le but que s'est proposé Pie X dans son Encyclique, c'est de condamner en bloc les tendances, les travaux, les conclusions de toute une école née dans l'Eglise catholique à laquelle il donne le nom de modernisme. Pour y arriver, il outre la doctrine d'un grand nombre, les poussant à des conséquences où ils ne veulent pas aller et, pour les condamner indistinctement et sans merci, leur prête des intentions contre lesquelles ils seraient les premiers à protester. Disons le mot, l'Encyclique est excessive jusqu'à l'injustice envers les doctrines et surtout envers les personnes des modernistes.

Sans être théologien, M. Francis Charmes aurait pu ne pas ignorer que ce n'est pas Pie X qui a baptisé du nom qu'elle gardera dans l'histoire l'école qui a toutes ses sympathies et qu'il prend sous sa protection—contre le chef de l'Eglise. Ce nom, le Pape l'a trouvé sur les lèvres de tout le monde, des modernistes comme de leurs adversaires :—« Ainsi les appelle-t-on communément et avec raison »—et il l'a pris à son compte, comme désignant très justement une école qui, en effet, se glorifie avant tout d'être moderne et méprise souverainement tout ce qui ne l'est pas. En fait donc, Pie X n'a pas créé le nom de modernisme; il l'a accepté comme très juste. M. Charmes en proposera-t-il un meilleur et moins injurieux à ses clients?

De même le Pape a eu pour but unique dans son Encyclique

1 — *Loc. cit.*, pp. 713-714.

de purger entièrement et à jamais l'Eglise du *modernisme*, c'est-à-dire des principes, de l'esprit et des tendances communes à tous ces écrivains, parleurs et agisseurs [1], clercs ou laïques, qui travaillent consciemment ou non à détruire pour les refaire à leur manière la philosophie, la théologie, l'apologétique, l'histoire, l'exégèse, la foi, la morale, le culte et l'action sociale du catholicisme, la société religieuse et Jésus-Christ lui-même.

Il est par trop puéril de reprocher au Pape de condamner sous le nom de modernisme une multitude d'erreurs enseignées par des modernistes, sous prétexte que tous les modernistes ne les professent pas toutes également. A ce compte-là il serait toujours injuste de condamner les erreurs et les doctrines de toutes les sectes et de toutes les hérésies.

Qu'il y ait autant de conclusions différentes voire même contradictoires qu'il y a de têtes dans le modernisme, personne ne le conteste. Et cela doit être. S'il n'y a qu'un chemin qui mène à la vérité, il y en a une multitude qui en éloignent. Il en est du modernisme comme du protestantisme. Il y a en fait et en droit autant de protestantismes qu'il y a de protestants, puisque chaque protestant est seul juge de sa foi et ne relève que de son propre jugement. Et pourtant tout le monde dit couramment, M. Charmes comme nous : le protestantisme, parce qu'il y a en effet un protestantisme commun à tous les protestants, lequel est le principe de toutes les erreurs et de toutes les doctrines diverses crues et professées par les protestants.

Sans doute plus d'un moderniste reculera épouvanté devant les conclusions que la logique implacable du Saint Père tire de ses principes. Cela ne prouve nullement qu'elles n'y sont pas en germes plus ou moins développés, mais que tous les esprits n'ont pas la même portée et que le Docteur universel a vu plus loin et plus au fond de leurs doctrines qu'un grand nombre de modernistes eux-mêmes.

La différence entre modernistes et modernistes au point de vue des doctrines est moins grande que ne le croit M. Charmes. Leurs principes à tous et leur méthode sont les mêmes ; ils partent du même point de départ et tendent, qu'ils s'en rendent compte ou non, au même but qui est la négation de tout surnaturel et de Dieu même. Il arrive au modernisme ce qui est

1 — Le mot n'est pas français, mais seul il dit ce que je veux dire.

arrivé à toutes les hérésies : le plus grand nombre peut-être de ceux qui professent ses principes ne voudraient pas des conséquences ; mais si tous ne les tirent pas, l'hérésie tôt ou tard les tirera toutes jusqu'à la dernière. L'Encyclique ne reproche pas aux modernistes d'avoir enseigné tous positivement et explicitement toutes les mêmes erreurs ;—elle dit maintes fois le contraire—; mais elle les tient tous responsables de ces mêmes erreurs parce qu'ils professent tous les principes et pratiquent la méthode qui y conduisent inévitablement.

Quels sont, en effet, les principes communs à tous les modernistes qui sont au fond de leur méthode et dont s'inspirent tous leurs travaux ? C'est, dit l'Encyclique, l'agnosticisme, l'immanence et l'évolution. M. Charmes n'en disconvient pas, mais il ne voit pas bien que cela suffise pour les condamner. Il plaide bien un peu en faveur d'un certain agnosticisme qui lui semble conciliable avec la foi catholique ; d'une certaine immanence entendue d'une façon qui n'est pas du tout celle des modernistes et contre laquelle le Pape ne trouve pas à redire ; même d'une certaine évolution qui ne serait pas absolument la négation de l'immutabilité de la foi ; mais combien faiblement, et qu'il prouve admirablement son incompétence à discuter et à juger de si hautes questions !

L'Encyclique ne reproche pas aux modernistes de refuser à l'esprit humain la simple notion de Dieu, comme l'en accuse fort injustement le chroniqueur, mais la notion d'un Dieu qui soit une réalité en dehors de l'intelligence humaine et indépendante d'elle. Et en effet les modernistes font leur la doctrine de l'agnosticisme : que la raison humaine ne peut connaître sûrement que les phénomènes, c'est-à-dire les choses qui apparaissent, comme elles apparaissent et en tant qu'elles apparaissent, et ne peut rien conclure au delà avec certitude. Le moderniste et l'agnostique ne disent pas, comme les théologiens catholiques que l'esprit humain ne peut pas s'élever à lui seul à la connaissance de Dieu telle que la religion la lui révèle ; mais, d'après eux, l'idée qu'il peut se faire de Dieu est purement subjective et nullement représentative d'une réalité quelconque différente et indépendante de l'intelligence humaine ; elle est un pur phénomène contingent, d'où il ne peut rien inférer légitimement et avec certitude ni de la nature divine, ni de sa réelle existence en dehors de l'esprit humain, ni d'aucun de ses attributs. De ce que, laissé à lui-même, d'après l'enseignement catholique, l'esprit humain ne puisse

pas connaître le mystère de la vie divine ni le don que Dieu fait de lui-même par la grâce et la vie éternelle, mais seulement, d'une façon négative ou abstractive, ce qui reluit de ses divines perfections, et dans l'âme humaine faite à son image et dans l'univers entier sorti de sa parole et de sa pensée, conclure avec M. Charmes « qu'une certaine somme d'agnosticisme s'accorde très bien avec la religion » et ne répugne pas à la foi catholique, c'est dire que la négation d'une vérité n'est nullement contraire à son affirmation. C'est profond et sensé comme la philosophie moderne qui si souvent ne sait pas ce qu'elle dit ni ce qu'elle veut dire.

Il n'est pas plus vrai que l'Encyclique reproche aux modernistes de faire de la religion un pur sentiment et qu'ils s'entendent avec les apologistes catholiques, quand ils en appellent au sentiment religieux pour prouver la convenance et la nécessité de la religion même surnaturelle. M. Charmes se laisse piper par des mots auxquels il n'entend rien. Pour les catholiques il n'y a dans la nature humaine vis-à-vis de la grâce et du don personnel de Dieu qu'une capacité de recevoir et une convenance. Pour les modernistes, au contraire, il y a une aptitude naturelle qui exige impérieusement le surnaturel, disent les uns, qui le créent tout entier, disent les autres.

Pour les modernistes la religion chrétienne n'est pas une perfection toute gratuite surajoutée par un pur don de Dieu à la nature humaine complète : elle sort tout entière et nécessairement de l'instinct humain, qui se transforme en idée personnelle, puis en pensée collective, et s'achève en institution sociale, qui en se transformant d'elle-même par sa propre énergie vitale pour s'adapter aux temps et aux milieux, reste essentiellement humaine, le fruit propre du sentiment et de la pensée ; et loin d'apporter à l'âme aucune perfection divine qui lui vienne du dehors et soit au-dessus de ses forces naturelles, ne puise que dans le fonds propre de la nature humaine sans l'épuiser jamais tout ce qu'elle a de perfections divines.

Inutile de remarquer que le catholique moderniste « pense sa religion » et la « pense collectivement. » Cela ne change pas la question. L'Encyclique ne le nie pas. Et pourquoi le nierait-elle ? Il ne peut y avoir dans la pensée collective que ce qu'il y a dans les pensées individuelles qui, prises ensemble, font, je suppose, la pensée collective. Or comment une multitude de pensées humaines feront-elles, en se réunissant, une pensée collective vraiment

divine ? Et si celle-ci est purement humaine comme tous les éléments dont elle est formée, comment la religion qui en sort serait-elle surnaturelle et divine ? M. Charmes lui-même ne voit pas trop comment cela pourrait être [1], les modernistes non plus, sans doute ; mais que leur importe d'être compris et de se comprendre eux-mêmes ? La Science les met au-dessus de cette vulgaire nécessité qui s'impose toujours aux philosophes et aux théologiens de la vieille école. Il est acquis, comme le dit l'Encyclique, que le moderniste ne reçoit pas la vérité divine de Dieu, qui la lui propose comme à tous les hommes et la lui rend accessible comme aux croyants catholiques par la lumière surnaturelle de la foi venant à l'âme du dehors, mais qu'il fait lui-même la vérité qu'il croit et le seul Dieu qu'il connaît et qu'il adore. Peu importe que le croyant moderniste soit un seul, ou plusieurs, ou tout le monde : tout le monde n'est pas plus homme, ni autrement homme qu'un seul homme et ne peut pas davantage ce qui est absolument au-dessus de la nature humaine.

II

Reste l'évolutionnisme à défendre. M. Charmes ne peut s'empêcher de dire qu'il ne voit pas clairement quelle affaire l'évolution peut bien avoir dans le domaine religieux, si ce n'est peut-être pour mettre la religion bien à la mode et la moderniser. Sur ce point il est facile d'être de son avis. Mais il n'est si mauvaise cause qu'un habile avocat ne puisse défendre. L'avisé chroniqueur n'est pas pris au dépourvu et plaide de son mieux.

La vérité religieuse n'évolue pas, dit-il ; c'est l'esprit humain qui évolue autour d'elle, parce qu'il ne peut jamais l'embrasser tout entière et qu'il ne la découvre que partiellement et progressivement. Au contraire, la révélation religieuse se présente à l'esprit sous la forme d'un fait primitif qui a rempli dès l'origine tout son objet. Malgré cela, au cours du siècle dernier, des catholiques illustres,— le plus illustre de tous a été revêtu par Léon XIII de la pourpre cardinalice,— ont étudié ce qu'ils ont appelé l'évolution du dogme. Ils ont cru que si le dogme est immuable et immobile, l'esprit humain qui ne l'est pas ne pouvait en percevoir que des faces successives. Chaque siècle, chaque temps a ses besoins religieux particuliers auxquels peut correspondre, non pas une vérité religieuse nouvelle, mais une conception nouvelle de la vérité, etc. (pp. 715-716).

---

1 — « Mais il faut bien reconnaître qu'une doctrine qui donne en quelque sorte l'esprit humain pour berceau au dogme, laisse peu de place au surnaturel » (p. 715).

Tout cela « ressemble, dirait Veuillot, à un écheveau de fil mêlé dans le panier aux épluchures. »

Il serait bien ridicule d'appeler évolution du dogme ou de la vérité religieuse le mouvement des esprits qui en plus ou moins grand nombre passent de l'ignorance à la connaissance de la vérité, ou d'une connaissance imparfaite et implicite à une connaissance explicite plus précise et plus compréhensive. A ce compte-là le dogme évoluerait chaque fois qu'un enfant apprend le catéchisme. Pour les modernistes, le dépôt de la foi n'ayant pas d'autre existence ni d'autre réalité que celles qu'il a dans la conscience individuelle ou collective, il varie nécessairement avec l'esprit et la conscience qui lui donne l'être. Pour un catholique à l'ancienne mode, et généralement pour tout homme de bon sens, que la vérité religieuse soit connue ou inconnue d'un grand nombre d'esprits, qu'elle soit connue implicitement ou explicitement du grand nombre des fidèles, elle reste identique à elle-même. Ce n'est pas elle qui change quand elle est connue davantage, mais les esprits qui entrent en relations plus intimes avec elle. Les nouveaux dogmes, comme les appelle M. Charmes, n'ajoutent rien à la vérité elle-même et ne suppriment rien aux anciens ni n'en changent la portée.

Que le Pape ait été déclaré infaillible au concile du Vatican, il ne l'est ni plus ni moins qu'avant la définition de son infaillibilité, et cette définition n'ajoute rien au dépôt des vérités révélées ni ne modifie en rien aucun des dogmes déjà définis. Les feuilles, les fleurs et les fruits succèdent aux bourgeons sans changer la nature de l'arbre : elles ne sont que les manifestations différentes d'une même vie. Comme l'arbre, la vérité divine est vivante mais n'évolue pas : plus elle développe ses formules, plus elle reste elle-même ; comme le chêne n'est jamais plus chêne que lorsqu'il a crû avec les siècles, et au contraire ne serait plus chêne s'il restait toujours ce qu'il est au sortir du gland.

Les catholiques de bonne marque ont pu parler dans ce sens de l'évolution du dogme, voulant dire non que la vérité change et cesse d'être elle-même par l'évolution, mais qu'elle vit et se développe sans cesser d'être la même. Qu'ils étaient loin de la pensée moderniste et de faire de l'esprit humain seul, individuel ou collectif, le seul créateur des dogmes, non seulement des formules mais de la vérité religieuse elle-même qu'il fait varier et transforme suivant ses besoins ?

Citer Newman pour innocenter plus ou moins l'évolutionnisme

des modernistes et rappeler à ce propos qu'il a été honoré de la pourpre par Léon XIII, comme pour mettre ce pontife en contradiction avec son successeur, est une habileté misérable qui ne trompera que des lecteurs superficiels, peu au courant des faits. Ce sont évidemment les seuls pour lesquels écrit M. Charmes, s'il veut être pris au sérieux.

Quand il serait vrai q.e Newman aurait eu quelques idées trop peu nettes ou même inexactes sur certains points de théologie et de philosophie, il ne faudrait point s'en étonner ni en avoir une moindre estime pour ce grand homme. On sait qu'il a beaucoup manqué à son éducation philosophique et théologique; mais ces lacunes ont été compensées par un ardent amour de la vérité à laquelle il a tout sacrifié, et par son attachement de cœur et de volonté à la tradition apostolique et au magistère de l'Eglise qui n'a jamais eu de fils plus humblement ni plus affectueusement soumis. Personne moins que lui n'a songé à être chef d'école ni a créer un nouveau courant théologique et philosophique dans l'Eglise catholique. Il a voulu être un convertisseur et il a cru que, pour ramener les âmes à la vérité complète, il n'avait rien de mieux à faire que de leur montrer le chemin par lequel il y était revenu lui-même. Voilà d'un mot tout son système.

Qui aurait dit à Newman que la pourpre lui était donnée pour consacrer toutes ses vues personnelles en théologie ou en philosophie, et que son chapeau de cardinal lui tiendrait lieu devant l'Eglise et la postérité d'un titre de docteur, l'aurait peut-être singulièrement étonné. L'Angleterre catholique ne s'y est pas trompée plus que lui. Elle est justement fière de Newman qui l'a singulièrement honorée et servie par sa grande âme plus encore que par son grand esprit. Elle s'en fera toujours gloire comme d'un merveilleux écrivain, d'une âme singulièrement élevée et attirante autant que désintéressée; d'un prêtre d'une vie sans tache et féconde, d'un grand entraîneur d'âmes à la vérité totale et à la vraie vie chrétienne, et d'un grand Anglais. Elle ne songe pas et ne songera peut-être jamais à le revendiquer comme un rénovateur de la théologie et de la philosophie, ni même comme l'égal des grands théologiens et philosophes du catholicisme. Cela ne vient en tête qu'à « des écrivains absolument courts eux-mêmes de toute philosophie et de toute théologie [1]. »

1 — Encycl.

Quoi que semble insinuer M. Charmes, à la suite de bien des modernistes, Newman n'a rien à faire avec ce système de philosophie et de théologie qui méprise si outrageusement la tradition de l'Eglise et des Pères. Moins encore le chapeau de cardinal et la pourpre lui ont-ils été donnés pour consacrer des nouveautés qu'il serait aujourd'hui le premier à désavouer et à condamner. Léon XIII les a accordés à son grand mérite personnel, à son influence si utile aux âmes et si glorieuse au catholicisme en Angleterre.

III

M. Charmes est-il plus juste et plus sérieux lorsqu'il accuse le Saint-Père de calomnier les modernistes et de leur prêter des intentions qu'ils n'ont pas et qu'ils n'ont jamais eues ?

Nous avons dit, en parlant du *Syllabus*, qu'ils avaient commis des imprudences : ils les paient un peu cher aujourd'hui. Mais ont-ils vraiment les intentions déloyales et sournoises que l'Encyclique leur prête ? Ont-ils des âmes aussi noires qu'on les montre ? Qu'ont-ils voulu après tout ? Ils sont modernes ; ils sont hommes du XXe siècle et non pas du XIIIe ; comme tels, ils se sont rendu compte de la nature et de la force des coups qu'une critique nouvelle a portés à la religion et à l'Eglise, et ils ont essayé d'y parer...

A leurs risques et périls ils ont essayé de s'emparer des armes de l'ennemi pour les retourner contre lui : entreprise hardie, difficile, périlleuse, où ils ont pu se tromper et s'égarer, où ils l'ont fait plus d'une fois, mais où, même dans leurs erreurs, ils ont peut-être mérité quelque indulgence. L'Encyclique la leur refuse, etc.

Evidemment, si M. Charmes a lu toute l'Encyclique, il ne l'a pas comprise, ou, s'il l'a comprise, il fait ce qu'un écrivain honnête ne se permet jamais, il dénature et décrie injustement un document et trompe de propos délibéré ses lecteurs. Nous aimons mieux supposer que, aveuglé par ses sympathies et ses préjugés modernistes, il n'avait pas la préparation et l'indépendance d'esprit nécessaires pour bien saisir la vraie pensée de l'Encyclique, ou qu'il l'a reçue toute apostillée par un fidèle de la confrérie. Tâchons de redresser ici encore son jugement.

Le Saint-Père ne confond pas à dessein, pour mieux les noircir et mieux les perdre, tous les modernistes. Il n'ignore pas et ne cherche pas à faire méconnaître que dans ce troupeau d'errants, s'il y a des criminels apostats de cœur et d'esprit, il y a en bien plus grand nombre des illusionnés et des inconscients. Il le dit et l'insinue à maintes reprises, et c'est pourquoi, dans une phrase que le chroniqueur cite et que l'Encyclique ne retracte ni ne con-

tredit nulle part, *il laisse à Dieu d'apprécier et de juger les intentions de chacun que lui seul connaît.*

Mais au-dessus, ou si l'on veut, à côté des intentions individuelles qui sont le secret de Dieu, il y a les intentions de la secte et de la doctrine qui, celles-là, ne sont un mystère pour personne, parce qu'elles s'accusent dans maints documents que tout le monde a pu lire. Celles-là, qui les jugera avec plus de compétence et d'autorité que celui-là qui est constitué par Jesus-Christ même le juge suprême ici-bas des actions et des doctrines ?

Qui saura, par exemple, juger l'intention et les dispositions personnelles de chacun des protestants à l'égard de l'Eglise catholique ? Dieu seul, assurément. Mais qui ne peut pas juger les intentions des protestants, je veux dire celles qu'ils font leurs par le seul fait qu'ils professent le protestantisme ? Mais le protestantisme n'a jamais eu qu'une raison d'être : la destruction du catholicisme. Par le seul fait qu'on est protestant ou y travaille efficacement, qu'on le veuille ou non, qu'on le sache ou qu'on l'ignore.

Ainsi du modernisme. Né dans l'Eglise de l'inspiration protestante et rationaliste, il tend, qu'il le veuille ou non, comme le protestantisme et le rationalisme, à la destruction de toute foi surnaturelle, de toute religion chrétienne, le Saint-Père ajoute « et de toute religion quelconque. » La plupart des tenants des doctrines modernistes auraient horreur de leurs conséquences ; ils y vont cependant, par aveuglement et par entêtement. Le Saint-Père les voit et les montre tels qu'ils sont, groupés en école et en secte, en campagne d'erreurs, comme une armée, dont les chefs seuls savent où ils vont, mais qui va tout entière et volontairement où ils la conduisent. Ce n'est ni de l'injustice, ni de l'habileté : c'est du bon sens. Comment juger autrement une secte ou une école ?

Que les chefs et les meneurs du modernisme soient acharnés à détruire tout l'édifice de la foi catholique, pour la reconstruire à leur façon et sur des bases choisies par eux, ils s'en vantent ; que pour cela ils restent hypocritement dans l'Eglise malgré elle pour mieux propager partout leurs erreurs, dans les jeunes générations surtout, personne ne l'ignore que ce candide M. Charmes. Toutes ces menées, ces complots, ces agissements si clairement dénoncés par l'Encyclique, ce sont des faits bien réels, bien précis, que le monde entier connaît et que le chef de l'Eglise, juge bien informé, a sûrement le droit de condamner et de flétrir sans entrer dans le secret de la conscience de personne.

Non, ce n'est pas le Pape qui exagère quand il dénonce cette campagne menée par les modernistes et le but qu'elle veut atteindre; c'est M. Charmes qui est injuste quand il accuse l'Encyclique d'ignorer la justice et la charité et d'exhaler avec une éloquence emportée la colère du Pape, cela moins par passion et par mauvaise foi, sans doute, que par légèreté d'esprit et par ignorance. Il n'a pas compris, lui lettré du XX[e] siècle, qui n'est pas tenu de tant ignorer que ces pauvres catholiques respectueux et soumis à l'Eglise, une expression latine bien simple qu'on s'était pourtant donné la peine de traduire. Lisez plutôt :

Mais nous n'avons pas à *faire* leur procès. L'Encyclique s'est chargée de ce soin avec une maîtrise souveraine, une verve emportée, une ironie mordante qui ne sont pas habituelles aux documents de ce genre, toutes choses qui ne laissent place dans notre âme qu'à un peu de charité. Le Saint-Père avoue quelque part que tant d'absurdités, d'insanités, de perfidies, remuent sa bile *(bilem commovent)*, expression que nous ne trouvons pas dans la traduction française, mais qui est dans le texte latin. Ce sentiment produit chez Pie X une exci ation très éloquente, très vigoureuse, très rigoureuse, qui complète son caractère : on ne le connaissait pas sous ce jour nouveau (p. 716-717).

Il y a décidément trop de choses que M. Charmes ne connaît pas suffisamment pour un directeur de revue qui a la prétention d'informer les lecteurs intelligents et lettrés des deux mondes. Il n'est pas tenu sans doute d'être bien au courant de la littérature pontificale ; mais il devrait apprendre à n'en pas donner si hardiment son avis s'il ne sait pas pertinemment ce qu'il en faut dire.

Les Papes n'ont pas l'habitude de dénoncer les sectaires hypocrites et opiniâtres qui s'acharnent à perdre la foi de l'Eglise avec la même sérénité qu'ils mettent à instruire les fidèles sur un point de doctrine ou à leur recommander une pratique de piété chrétienne. Dans ces circonstances où la vie de l'Eglise et le salut des catholiques sont en péril, le zèle de la foi et l'amour des âmes dont ils ont la garde leur ont souvent inspiré des accents d'une éloquence indignée qu'on dirait empruntés aux Prophètes. En cela ils n'ont fait qu'imiter celui dont ils sont les Vicaires. Mais ces sévérités contre des fils révoltés ou contre des ennemis ouverts ou déguisés pour mieux perdre, laissaient dans leur âme émue et indignée, mais non haineuse, ni rancunière, un grand amour pour les coupables et une immense charité pour les âmes qu'ils voulaient préserver.

Assurément M. Charmes a raison de parler de la verve de

l'Encyclique, de son ironie mordante, de son éloquence vigoureuse : il aurait pu louer plus encore cette logique implacable qui accule les erreurs modernistes à leurs extrêmes conséquences et les met au ban de la raison humaine comme de la foi catholique. Mais s'il n'a pas trouvé des documents du même genre et un peu dans le même ton dans la littérature pontificale, c'est qu'il n'a guère cherché ou qu'il les a lus avec autant de légèreté et d'inconsidération que l'encyclique *Pascendi dominici gregis*. Qu'il relise l'encyclique de Léon XIII contre les américanistes, par exemple ; il y reconnaîtra facilement le même accent et la même éloquence qui flagelle les erreurs sans se préoccuper de carosser ceux qui les propagent. Lui fera-t-elle voir ce grand pape sous un jour nouveau, sous lequel il ne le connaissait pas ?

Mais où le chroniqueur cesse, je ne dis pas d'être sérieux,—il ne l'est nulle part dans ces pages malheureuses,—mais simplement supportable, c'est lorsqu'il insinue que Pie X avoue écrire dans l'emportement de la passion, parce qu'il écrit en latin : « *At bilem « tamen commovent quum Ecclesiam criminantur monumenta sic « permiscere et temperare ut suæ utilitati loquantur ;* » et qu'il ajoute sans rire que cette expression, *bilem commovent*, ne se trouve pas dans la traduction française Celle-ci rend cependant fort exactement la pensée et l'expression, mais en français, pas en latin : « *Mais où ils soulèvent le cœur d'indignation*, c'est quand ils accusent l'Eglise de torturer les textes, de les arranger et de les amalgamer à sa guise et pour les besoins de sa cause. » Comment donc M. Charmes traduira-t-il en français élégant et bien authentique ce *bilem commovent ?* Et comment traduirait-il en latin bien latin cette expression très française : « *Ils soulèvent le cœur d'indignation ?* »

Pauvre Brunetière ! Serait-il humilié de se voir remplacé à la direction de sa grande revue par un polémiste et un penseur qui recourt, pour amoindrir la parole souveraine du Pape, à un argument de collégien qui ne sait pas ses humanités ! Hélas ! le chroniqueur de la *Revue des Deux-Mondes* s'est montré aussi fort théologien et penseur que linguiste et humaniste. Qu'il laisse là la théologie et la philosophie qu'il n'est pas tenu de savoir, pourvu qu'il ne s'avise pas d'en écrire, et qu'il apprenne un peu mieux le latin. Il y gagnera de dire des choses moins contestables et ses lecteurs d'être mieux informés.

IV

Ce n'est pas pour le plaisir de la discussion que nous revenons à M. Francis Charmes et à la *Revue des Deux-Mondes.* Ceux qui la lisent, en général, ne prennent pas par eux-mêmes connaissance des documents pontificaux ; ils sont induits à les juger par ce qu'on leur en dit et, par suite, à s'en faire une idée absolument inexacte : d'autant que le ton modéré du langage ne met pas en garde contre le préjugé ou la passion de l'écrivain qui, sur tout le reste, se montre généralement droit et renseigné.

Je crois avoir suffisamment démontré que ce n'est pas l'Encyclique qui fait erreur et manque de justice, en réprouvant toute la doctrine moderniste sans entrer dans les réticences et les subtilités d'un chacun, et tous ceux qui s'en réclament et s'en inspirent après tant d'avertissements et de condamnations formelles du Saint-Siège. Il nous a suffi d'emprunter à M. Charmes lui-même ce qu'il avoue être des principes communs aux modernistes, pour montrer au lecteur attentif et réfléchi qu'ils arrivent tous en saine logique aux conséquences auxquelles les conduit l'Encyclique. Ce n'est pas tout de nier les conséquences d'un principe et de n'en pas vouloir pour en prévenir ou en détruire l'effet. L'erreur dans un principe, c'est le serpent dans l'œuf : il n'est pas besoin qu'on le couve, il éclot tout seul. L'erreur dans un principe éclot tôt ou tard et tire elle-même, qu'on le veuille ou non, toutes ses conséquences.

Egalement, il n'a fallu qu'une distinction bien simple entre l'intention personnelle et consciente de chacun des modernistes, et l'intention de l'école comme école et de la secte comme secte, (car c'en est une et des plus résolues et des plus entêtées ; ce qui s'est passé depuis l'Encyclique montre jusqu'à quel point le Pape la connaissait) pour prouver que Pie X ne prête à personne des intentions perfides qu'il ne se connaît pas et ne noircit à plaisir ni les agneaux ni les béliers du troupeau.

Il y aurait à relever bien des ignorances et d'autres inexactitudes d'appréciation dans la malheureuse chronique de M. Charmes.

Voyez en particulier comment il apprécie la condamnation de l'exégèse moderniste :

Il est bien certain, dit-il, que les Livres Saints sont à quelques égards des livres comme les autres : mais aux yeux des catholiques, ils auront toujours un caractère spécial qui ne permettra pas de les confondre avec eux. Où

est la limite entre les deux caractères? Elle est difficile à fixer. L'Encyclique aime mieux se placer toute d'un seul côté. Pour elle, « les Saints Livres, écrits sous l'inspiration du Saint-Esprit, ont Dieu pour auteur. » En conséquence, ils ne peuvent contenir aucun « mensonge d'utilité, ou mensonge officieux, » ce que nous accordons volontiers, mais même aucune erreur de fait portant sur des matières qui ne sont pas de foi, aucune altération, aucune adjonction, aucune interpolation. Quelques modernistes se sont laissé entraîner très loin dans l'étude des textes, et c'est ce qui les a amenés à introduire une distinction difficile à bien marquer dans la pratique, souvent dangereuse, toujours inquiétante, entre ce qui est du domaine de l'histoire et celui de la foi, etc.

Où l'Encyclique dit-elle que dans les Livres Saints il n'y a pas un élément humain? Et se « place-t-elle tout d'un côté, » quand elle dit avec Léon XIII [1] et le concile du Vatican « que tous les Livres Saints écrits sous l'inspiration de l'Esprit-Saint ont Dieu même pour auteur »? Il n'y a qu'un sot qui le puisse croire et qu'un ignorant qui le puisse dire. Affirmer que Dieu est la cause principale d'un écrit et son véritable auteur, est-ce dire que celui qui tient la plume et qui écrit par son ordre et sous son inspiration n'y est pour rien? Tous les exégètes catholiques, surtout depuis le concile de Trente, ont tenu ce langage de l'Encyclique, ce qui ne les a pas empêchés d'étudier l'histoire, le caractère et le style des écrivains inspirés, de signaler l'originalité d'un chacun, la pureté ou l'incorrection de sa langue, l'art ou la négligence de sa composition.

Même dans les œuvres purement humaines, il peut arriver que le compositeur ou l'écrivain soit distinct de l'auteur principal et que celui-ci soit tenu seul responsable de toutes les pensées, tandis que le compositeur ou le rédacteur qui n'aura fait que communiquer la pensée du maître aura à son crédit la littérature, l'agencement des parties et le choix des mots au point de vue de la pureté de la langue et de la correction.

Si M. Charmes avait des idées plus exactes de la manière dont sont parfois rédigés les documents pontificaux, il comprendrait que le Pape puisse être l'auteur d'une encyclique et responsable de tout ce qu'elle dit sans qu'il en ait personnellement écrit ni dicté un seul mot. De son côté le rédacteur, qui aurait rendu avec une fidélité parfaite la pensée du Saint Père, laisserait son empreinte dans la composition et dans le style du document. De là les différences notables de ton, de langue et de style qu'il est

1 — Encyclique *Providentissimus Deus*.

possible de remarquer dans les différents actes émanés d'un même pontife et imputables non seulement à la diversité des sujets, mais à celle des secrétaires ou des rédacteurs qui les composent par ordre du pontife et sous son contrôle.

Supposons—très gratuitement, inutile de le dire—que le Saint Père, voyant les proportions que prendrait nécessairement une lettre de condamnation des modernistes, comme il la concevait, n'ait pas cru à propos de la composer lui-même, mais qu'il ait chargé de ce soin l'un des prélats de sa cour, même un cardinal, par exemple le Cardinal Préfet de la Congrégation des Etudes, qui par sa position même pouvait sembler mieux préparé à traiter le sujet, et que le Saint-Père se soit contenté de revoir le travail, peut-être de le retoucher, d'ajouter ici, de retrancher là et de faire sien tout le reste : le document serait-il émané du Pape lui-même tout aussi réellement que s'il l'avait écrit tout entier de sa main ? Personne ne le conteste. Et le cardinal qui l'aura rédigé par ordre du Pape et en son nom et sous sa direction, n'en sera-t-il pas lui aussi l'auteur et ne l'aura-t-il pas composé à sa manière et dans le style qui lui est propre ?

Il en est à peu près ainsi dans les Livres Saints, avec cette différence que l'inspiration et l'assistance divine préviennent les erreurs et les défaillances de l'écrivain au lieu de les corriger. Dans un cas comme dans l'autre, toutes les pensées principales et secondaires, toutes les expressions même en tant qu'expressions, c'est-à dire en tant qu'elles précisent et nuancent la pensée, sont de l'auteur principal autant que de l'auteur secondaire. Celui-ci réclame en propre la langue et la composition dont il a seul à répondre.

Il suit de là qu'attribuer à un livre saint une erreur de fait ou une appréciation inexacte, c'est faire Dieu responsable d'une ignorance ou d'un écart de jugement. C'est dire pratiquement ou que Dieu n'est pas Dieu, ou qu'il n'a pas inspiré le livre saint, ou que son inspiration est tellement subordonnée à l'instrument humain dont il se sert, qu'il ne peut lui faire rendre exactement toute sa pensée et rien que sa pensée.

L'échappatoire des modernistes, que Dieu ne s'occupe que de la vérité surnaturelle, n'est qu'une misère. Sans doute, Dieu se propose dans sa révélation sa propre gloire et le salut des âmes, et tout dans les livres inspirés est subordonné à cette fin. Mais il est le seul juge de ce qu'il peut faire servir à cette fin, et s'il révèle pour elles-mêmes seulement les vérités surnaturelles, il n'en reste

pas moins le Dieu de toute vérité même naturelle, à qui répugne souverainement non seulement le mensonge, mais l'erreur et l'ignorance. Il ne peut en aucun cas tolérer à son compte ni une erreur historique ni une maxime contestable.

Comme un trop grand nombre d'exégètes d'aujourd'hui qui se donnent des airs de savants, M. Charmes ignore ce que savent tous les théologiens, qu'il n'y a rien dans les livres inspirés qui ne soit matière de foi, parce que tout y est également révélé ou inspiré de Dieu. Il y a des propositions et des faits qui appartiennent essentiellement à la foi, (*secundum se* diraient les scolastiques), parce qu'ils sont en eux-mêmes de l'ordre surnaturel et ne peuvent être enseignés que par Dieu ; comme par exemple, la naissance du Fils de Dieu fait homme, d'une mère vierge, et sa résurrection par sa propre puissance ; d'autres qui sont matière de foi de fait, *(ex suppositione)*, parce qu'ils sont révélés ou enseignés de Dieu, comme, par exemple, l'adoration des bergers et des mages, la prédication de Jean Baptiste, le passage de la Mer-Rouge par les Hébreux, qui pouvaient être connus par un témoignage purement humain, mais sont objet ou matière de foi à cause du témoignage divin que nous devons croire quoi qu'il dise. Quand Léon XIII [1] a rappelé aux exégètes de la nouvelle école qui prétendent rester catholiques, que Dieu, étant l'auteur des Livres Saints et de toutes leurs parties, est responsable de toutes leurs affirmations et qu'il ne peut pas plus dire un mensonge ou une inexactitude par inadvertance ou par incurie qu'une hérésie de propos délibéré, il ne faisait pas seulement que confirmer la foi et la tradition constante de l'Église depuis saint Paul jusqu'au concile du Vatican ; il les mettait en garde contre la contradiction et la folie.

Quoi qu'en dise M. Charmes, vouloir étudier les Livres Saints absolument comme des livres ordinaires, comme si Dieu n'y était pour rien, sous prétexte qu'ils ont été écrits par des hommes et sont à quelques égards des œuvres humaines, ce n'est pas faire acte de science et de raison ni de critique intelligente et avisée ; c'est s'exposer de parti pris à une multitude de méprises et de non sens. D'autant que, à des milliers d'années de distance, ignorant si parfaitement la langue, les idées et les circonstances de l'époque où ils ont été composés ;—car qu'est-ce que les plus savants en savent après tout ?—vouloir décomposer et recom-

1 —Encyclique *Providentissimus Deus.*

poser à sa guise des livres si différents des nôtres et que le génie de l'homme n'a pas faits seul ni de sa propre initiative, c'est une entreprise d'une présomption et d'une sottise infinies. Ceux qui ne savent pas comme nous d'où viennent les Livres Saints, et ce qu'ils sont, peuvent être excusables de la tenter ; mais la foi d'un catholique, si elle était moins obscurcie par l'enivrement d'une prétendue science et par l'orgueil de la volonté, suffirait à le préserver de pareils écarts de jugement. Au XX[e] siècle comme au XIII[e], la parole d'un vieil auteur mystique reste toujours vraie : « Toute l'Écriture doit être lue dans le même esprit qui l'a dictée [1] ». Cet esprit n'est pas un esprit d'orgueil et de critique qui cherche à refaire l'œuvre de Dieu sur ses propres conceptions : c'est un esprit de foi et d'adoration qui cherche dans la parole de Dieu la règle suprême de ses pensées et la lumière qui doit éclairer et guider toute vie humaine dont Dieu seul est le principe et la fin.

Où M. Charmes a-t-il vu que l'Encyclique enseigne qu'il n'y a eu dans les Livres Saints aucune altération, aucune adjonction, aucune interpolation ? S'il s'agit d'altération purement matérielle ou accidentelle qui ne change en rien la portée de la révélation et de la pensée divine, ou d'une adjonction faite dans le même esprit et sous la même inspiration que l'ouvrage principal, ou d'une interpolation qui ne serait qu'une maladresse de copiste, mais ne dénaturerait en rien le sens et la portée du livre ou de ses parties, l'Encyclique n'en dit rien. Elle ne peut pas tout dire. S'il s'agit des altérations, adjonctions et interpolations au sens moderniste, comment l'Encyclique pourrait-elle ne pas les condamner et les réfuter ? S'il ne reste plus rien de l'œuvre primitive de Dieu, si elle a été remaniée et refaite par des générations successives selon leurs idées, leurs sentiments et leurs besoins, que devient l'inspiration, et que reste-t-il de la parole de Dieu qui ne soit qu'une parole purement humaine, individuelle ou collective, peu importe ?

M. Charmes reconnaît que quelques modernistes « se sont laissé entraîner très loin dans l'étude des textes »—oui, si loin qu'ils n'ont à peu près rien laissé qui soit d'une incontestable authenticité. Dans un article antérieur [2], à propos du *Syllabus*, il a dit avec un grand bon sens : que « si Dieu est l'auteur des Livres

---

1 — *Imitation* I, 5.
2 — *Revue des Deux-Mondes,* 1[er] août, chronique.

Saints de manière à en garantir toutes et chacune des parties de toute erreur, l'exégèse (moderniste et rationaliste) est du commencement à la fin une science fausse »—ce qu'il a peine à croire, dit-il, et ce que toute l'Eglise croit avec le Pape.

Saint Augustin, qui était un aussi grand esprit que la plupart de nos modernistes, et qui n'avait pas moins qu'eux fouillé et médité les Ecritures, ne se permettait pas comme les derniers d'entre eux d'en amputer et d'en corriger le texte à volonté, sous prétexte d'erreurs qu'il ne pouvait pas mettre au compte de Dieu, ou de pensées que ne pouvait pas avoir un écrivain du temps où le livre a été composé. Il avouait en toute humilité et modestie que, lorsqu'il rencontrait des passages qu'il lui était impossible de comprendre, ou d'entendre dans un sens acceptable, ou de concilier entre eux, la faute n'en était pas aux Livres Saints, mais à son esprit trop borné pour pénétrer la pensée de l'auteur inspiré, ou à son ignorance qui lui faisait regarder comme des erreurs ce qui n'en était pas, ou voir des contradictions où il n'y en avait pas. Que dirait-il de cette exégèse qui prétend, sans autre autorité que l'esprit propre du critique, non pas corriger des fautes légères et choisir entre des variantes sans importance dues aux distractions et parfois à la maladresse ou à l'inintelligence des copistes, mais refaire les Livres Saints tout entiers, en déposséder ceux qui en ont été regardés jusqu'ici comme les auteurs légitimes, pour les attribuer à des personnages quelconques qui n'y ont jamais prétendu, ou bien à personne, faire le départ de ce qui dans les livres inspirés doit être regardé comme venant de Dieu d'une façon plus ou moins directe, de ce qui ne relève que des hommes et souvent de pieux faussaires que personne n'a jamais connus ? Il dirait en effet que cette exégèse est de tout point inconciliable avec la foi chrétienne et qu'elle est fausse du commencement à la fin, fausse dans ses principes, fausse dans sa méthode, fausse dans la plupart de ses conclusions qui vont au delà des prémisses, et dans presque tous ses jugements qui ne reposent le plus souvent que sur des affirmations gratuites ou sur des hypothèses sans preuve et parfois sans vraisemblance.

L'Encyclique n'a pas changé ce que M. Charmes appelle « la limite entre les deux caractères des livres inspirés ». Elle enseigne avec toute l'Eglise et tous les siècles chrétiens qu'ils sont à la fois et en entier de Dieu et de l'homme, de Dieu qui inspire, meut, suggère et assiste, comme le prince qui intime sa volonté

et manifeste sa pensée au légiste qu'il charge de la rédiger sous forme de loi ou de décret, et de l'homme qui rédige ces livres à sa manière, dans sa langue à lui et avec son style propre, sans qu'il puisse rien ajouter, ni retoucher, ni modifier à la pensée souveraine du Dieu qui l'assiste et l'inspire [1].

Si M. Charmes eut été plus au courant de la doctrine traditionnelle de l'Eglise catholique sur les Livres Saints et la nature de l'inspiration, il aurait compris que l'Encyclique ne pouvait que réprouver et réfuter la doctrine et la méthode des modernistes. Mais tout ignorant qu'il a le droit d'être de ces matières ecclésiastiques, pourvu qu'il n'en cause pas avec trop d'aplomb même à ceux qui n'y entendent pas plus que lui, il avait le devoir, en critique avisé, de remarquer que le texte doctrinal qui l'offusque davantage dans ce passage de la lettre pontificale est emprunté et cité du concile du Vatican. S'il s'étonne encore après cela que Pie X tienne sur ce point de doctrine le même langage que Léon XIII, son prédécesseur, et le dernier concile œcuménique, c'est son étonnement qui sera étonnant.

V

Mais où M. Charmes devient souverainement, dirai-je odieux ou plaisant, c'est lorsqu'il travestit les directions pratiques de l'Encyclique qu'il ne peut pas ou ne veut pas comprendre, qu'il relève le courage de ses amis les modernistes en faisant luire à leurs yeux, dans un avenir plus ou moins éloigné mais qu'il prédit inévitable, une autre direction pontificale toute différente de celle qui les réprouve aujourd'hui et les condamne si absolument, et qu'il se prend de pitié et de compassion pour les catholiques qui devront tant ignorer, et pour l'Eglise et la foi qui vont rester exposées sans défense aux coups terribles que leur portent la science et la critique. Tout cela est d'une haute puérilité, d'une parfaite ignorance et d'une suffisance qui vouerait le chroniqueur et sa revue au ridicule, si l'extrême candeur et crédulité des lecteurs ne lui donnait la certitude d'être toujours pris au sérieux par le grand nombre, quoi qu'il écrive.

---

1 — Personne n'a mieux expliqué que le R. P. Pègues ce concours de Dieu et de l'auteur inspiré dans la composition des Livres Saints. *Revue Thomiste* 1895, p. 95. *Une pensée de saint Thomas sur l'inspiration.* Comme quoi la scolastique sert encore à donner des idées nettes sur les sujets les plus difficiles.

Pour ne rien lui prêter qui ne lui appartienne-il est assez riche de son propre fonds,—citons encore :

> Qu'ont-ils voulu après tout (les modernistes) ? Ils sont modernes ; ils sont hommes du XX[e] siècle et non pas du XIII[e] ; comme tels, ils se sont rendu compte de la nature et de la force des coups qu'une critique nouvelle a portés à la religion et à l'Eglise, et ils ont essayé d'y parer. L'Encyclique leur répond que la scolastique du moyen âge et la *Somme* de saint Thomas suffisent à la défense de l'Eglise et qu'il faut s'y tenir. Est-ce bien sûr ? Loin de nous la pensée de médire de la scolastique, d'Aristote et de saint Thomas, car nous les admirons sincèrement ; mais pouvons-nous oublier que Descartes, Spinoza, Hume, Kant, Fichte, Schelling, Hegel, etc., etc., sont venus depuis et qu'ils ont renouvelé la pensée moderne ? L'exégèse a fait de singuliers progrès depuis le Docteur angélique ; l'attaque s'est déplacée, la défense ne doit-elle pas se déplacer aussi ? L'apologétique d'il y a six cents ans était bonne il y a six cents ans ; elle conserve aujourd'hui des qualités propres qui restent inaltérables, mais elle est insuffisante contre des adversaires qui ont découvert d'autres armes et qui se servent du canon moderne, tandis que nos pères n'usaient de part et d'autre, soit pour la défense, soit pour l'attaque, que de l'arbalète et de l'épée. C'est ce dont les modernistes ont été frappés, et alors, à leurs risques et périls, ils ont essayé de s'emparer des armes de l'ennemi pour les retourner contre lui : entreprise hardie, difficile, périlleuse, où ils ont pu se tromper et s'égarer, où ils l'ont fait plus d'une fois, mais où, même dans leurs erreurs, ils ont peut-être mérité quelque indulgence. L'Encyclique la leur refuse et les renvoie rudement à la scolastique etc.

Nous ne sommes nullement d'avis que les coups portés à l'Eglise et à la religion par la critique nouvelle soient si terribles que le dit le chroniqueur. En dehors des modernistes, ils n'atteignent personne dans l'Eglise, et les modernistes eux-mêmes n'y ont succombé que parce qu'ils sont « absolument courts de philosophie et de théologie sérieuses ».

Que les modernistes aient voulu la plupart parer les coups qu'eux aussi ont crus terribles pour la religion parce qu'ils en ont une connaissance insuffisante, ne le contestons pas. Mais ils se sont fait illusion tout comme de purs rationalistes et sur la portée des coups, et sur la faiblesse de la doctrine, et sur leur propre supériorité. Otez à la critique nouvelle son fatras d'érudition qui souvent n'est pas *ad rem* et ne sert qu'à en imposer à l'ignorance et à la naïveté du lecteur, et réduisez ses arguments aux seules propositions essentielles au raisonnement, presque toujours vous verrez que les arguments ne tiennent pas debout, ou que s'ils concluent légitimement, c'est contre une proposition que la foi n'a jamais enseignée. Combien d'hypothèses, de systèmes, de conclusions tranchantes la critique moderne a prétendu imposer au nom de la science, et qu'elle a dû retirer elle-même, avant qu'on

ait eu le temps d'en démontrer la fausseté ! La doctrine catholique est un monument séculaire qui se tient, non seulement parce qu'il repose sur le roc immuable des vérités divines, mais par la cohésion de toutes ses parties qu'aucune force terrestre ni le temps lui-même ne peuvent désagréger ou désunir. *Mole sua stat.* Qu'a-t-elle besoin d'envoyer toute une armée et une artillerie puissante pour démolir des baraques qui ne reposent sur rien et tombent d'elles-mêmes avant qu'on ait fini de les construire ? N'est-ce pas un des princes de la critique nouvelle qui annonce prochainement un retour général de la critique à la tradition [1] ?

Assurément l'Eglise désire pour le bien des âmes et l'honneur de la foi que ses docteurs sachent combattre les maîtres d'erreurs sur leur propre terrain. C'est la meilleure manière de les déconsidérer aux yeux des leurs et de confondre leur orgueil, sinon de les éclairer. Mais elle ne veut pas que, sous prétexte d'apprendre la tactique de l'ennemi, ses soldats désapprennent le maniement des armes dont Dieu même l'a munie et qui n'ont jamais cédé à aucune erreur. C'est pourquoi, lorsque Léon XIII exhortait les évêques à pousser aux études scripturaires les ecclésiastiques les mieux doués, il recommandait, avant de les y appliquer, de leur donner une forte formation philosophique et théologique, sans laquelle ils n'y entreraient que pour leur confusion et leur perte. C'était la direction de la plus haute sagesse surnaturelle, en même temps que le conseil de l'expérience des siècles et du plus ferme bon sens. Que les événements lui ont donné raison !

L'Encyclique de Pie X n'a rien changé à cette direction ; elle n'a jamais dit que la scolastique du moyen âge et la *Somme* de saint Thomas suffisent seules à la défense de l'Eglise ; elle dit seulement que l'une et l'autre sont indispensables à qui veut enseigner la foi catholique et la défendre, et qu'elles sont la meilleure armure contre les erreurs d'aujourd'hui comme contre les erreurs des siècles passés. Ce n'est pas la riche et puissante armure de Saül qui eut raison de Goliath, mais la pierre polie qui dans

---

1— Harnack, cité par Mgr Chapon. *Correspondant*, 25 oct., p. 229. » « Il faut appeler les choses par leur nom, et dans la critique des documents du christianisme primitif, nous sommes sans contredit dans un mouvement de retour à la tradition. Un moment viendra, et il est proche, où l'on ne se préoccupera plus guère de déchiffrer les problèmes d'histoire littéraire, parce que la chose importante à décider sera généralement reconnue, à savoir, l'exactitude essentielle de la tradition, à peu d'exceptions près ».

la fronde de David frappa au front l'ennemi d'Israël et en délivra le peuple de Dieu.

Faut-il justifier l'opportunité et l'importance de cette direction pontificale renouvelée comme toutes les autres, du reste, de Léon XIII ?

La faiblesse des catholiques d'aujourd'hui ne vient pas de la force des ennemis de la foi, mais plutôt de ce qu'ils n'ont pas suffisamment eux-mêmes l'intelligence et la science des vérités de leur foi. Or la *Somme* théologique reste aujourd'hui ce qu'elle a été au XIII[e] siècle et ce qu'elle a toujours été depuis : le manuel nécessaire à tous ceux qui veulent acquérir, pas seulement une érudition plus ou moins étendue qui ne donne pas toujours le sens théologique, mais la science de la vérité chrétienne.

D'autre part, la force des ennemis de la foi, c'est que ne croyant plus qu'en eux-mêmes, ils ont l'audace de tout affirmer, et que l'esprit moderne, déshabitué de la logique qui avise et fortifie le bon sens et des principes métaphysiques qui éclairent de haut tout l'ordre intellectuel, saisit moins vite et voit moins nettement l'alliage du faux et du vrai dans les doctrines et les déviations illégitimes du raisonnement qui conduisent aux pires erreurs. Or aucune école n'élève, n'affine et ne trempe l'esprit comme la scolastique, et aucune ne fortifie le jugement et ne l'arme contre les surprises de l'erreur et les séductions de la sophistique comme la logique d'Aristote.

Pie X n'a pas dit, comme on l'en accuse : Etudiez Aristote et saint Thomas et rien autre chose, mais il a dit comme Léon XIII : Apprenez de ces grands hommes l'art de raisonner que personne n'a mieux enseigné, les principes de la métaphysique qui dominent et éclairent toute science humaine, et la synthèse de toutes les vérités chrétiennes qui en donne le sens et la portée : cela fait, vous serez mieux préparés à apprendre toutes les sciences et à les utiliser au service de votre foi. Sans cette formation intellectuelle, tout ce fatras de textes et de documents et cet amas d'hypothèses, de raisonnements et d'inductions qu'on appelle la science, mettront en péril non les ennemis de votre foi, mais votre foi elle-même.

Nous croyons sans peine que M. Charmes ne veuille pas médire de la scolastique : on ne médit d'ordinaire que des gens qu'on connaît. Et son admiration pour saint Thomas est sans doute d'autant plus sincère qu'elle est moins éclairée ; personne n'imagine à le lire qu'il possède la *Somme* ou les Commentaires

sur Aristote. Cette admiration doit ressembler un peu à celle d'un illustre philosophe français de la première moitié du siècle dernier, qui ayant lu par hasard, citée quelque part, une page de saint Thomas d'Aquin, disait solennellement à ses auditeurs: qu'il avait trouvé de bonnes choses dans un scolastique du XIII[e] siècle, un certain Aquinas nommé Thomas ! [1]

Mais quand il affirme gravement que Descartes, Spinosa, Hume, Kant, Fichte, Hegel, etc., sont venus depuis,—nous nous en doutions un peu—et qu'ils ont renouvelé la pensée moderne, nous ne l'en croyons pas du tout ; c'est perdu qu'il aurait du dire, ou dévoyé et fourvoyé. Quel progrès sérieux ont fait faire à la philosophie, en particulier à la logique et à la métaphysique, tous ces philosophes qui ont eu la prétention de renouveler la pensée humaine ? S'agit-il des sciences étrangères à la philosophie ? Ils n'y sont sûrement pour rien. En quoi consiste ce renouveau de la pensée dont on leur fait honneur ?

M. Charmes est en grand souci pour l'exégèse et l'apologétique que ses amis les modernistes allaient renouveler. Le Pape sait mieux que lui les progrès légitimes qu'elles peuvent faire : il saura mieux que personne les encourager, parce que mieux que personne il en connaît l'utilité. Mais avant de défendre la vérité catholique, il faut bien la connaître, pour ne pas la combattre en croyant porter des coups à l'ennemi. C'est à quoi servira éminemment une formation philosophique et théologique plus sérieuse dans le clergé. Qu'on nous donne des philosophes dignes de ce nom et des théologiens formés à l'école de saint Thomas, et nous ne serons pas en peine de trouver des apologistes et de former des exégètes que la science ennemie de la foi ne mettra pas hors de combat et qu'elle ne fera pas sortir, sans qu'ils s'en doutent, des rangs des croyants.

Comme ses prédécesseurs, Pie X tient compte des progrès réels des sciences en général dans le dernier siècle surtout, la philosophie et la théologie rationnelle exceptées. Il ne dissimule pas que de ce côté il a manqué aux docteurs du moyen âge, et ne défend nullement qu'on emprunte aux modernes ce qu'ils en auraient emprunté eux-mêmes, tout ce qu'il y a de fondé dans leurs observations et de sûr dans leur conclusions. M. Charmes s'en est rendu compte : il prétend même que c'est « entrebailler la

---

1 — A tort ou à raison j'ai entendu prêter cette bourde à Cousin. Elle est digne de lui.

porte » par où le modernisme rentrera ; il en avertit « respectueusement » le Saint Père, qui sera sans doute singulièrement éclairé par un avis venu de si haut. Mais il ne voit pas comment prêtres et laïques pourront suivre les progrès de la science moderne « avec les barrières que met l'Encyclique entre eux et la pensée moderne. »

Observons d'abord que l'Encyclique ne fait nulle mention des ouvrages purement scientifiques, et n'interdit à personne, soit prêtre soit laïque, de se tenir au courant des découvertes scientifiques modernes : elle met en garde et prémunit les fidèles contre les seules publications qui, sous le prétexte de science ou de critique, font des incursions sur le domaine de la foi. Il n'est question que des sciences proprement ecclésiastiques et de la philosophie. Que la pensée moderne reste chez elle et ne vienne pas sur le domaine religieux, l'Encyclique ne lui mettra aucune barrière. Si elle veut entrer dans l'Eglise, elle devra faire examiner ses bagages, qu'ils soient portés par un laïque ou par un prêtre.

Remarquons ensuite que l'Encyclique n'a pris aucune mesure nouvelle pour défendre la foi des fidèles contre la propagande rationaliste et protestante que l'hérésie et la libre-pensée font à visage découvert ; ils sont suffisamment avertis contre toutes les marchandises que leur débitent ces colporteurs sans licence. Mais si pour s'accréditer auprès des simples, — et dans le monde moderne c'est encore le grand nombre, même parmi les lettrés ; — elles s'affublent d'une soutane et d'un bonnet de docteur, il n'est que juste qu'elles rencontrent le bâton du policier et l'épée du gendarme qui les mettront ignominieusement et vigoureusement à la porte de l'Eglise.

Les catholiques n'en seront pas plus ignorants pour cela ; au contraire, ils sauront mieux tout ce qu'ils doivent savoir avant tout. Les prêtres auront la chance d'être mieux initiés à la vraie méthode des sciences ecclésiastiques, et d'approfondir et d'étendre davantage leur connaissance du dogme, de la morale et de la parole divine consignée dans les Livres Saints, dont ils auront retrouvé l'estime et l'amour ; les fidèles, la chance d'être mieux instruits par des prêtres qui auront davantage le sens surnaturel et la science de la foi. Puis, mieux instruits de leur religion et inébranlables dans la foi, ils n'auront qu'une plus grande liberté d'esprit pour se tenir au courant de toutes les sciences qui peuvent faire progresser l'esprit humain, et ne dépenseront pas le meilleur de leurs forces intellectuelles et un temps infini, à tou-

jours reprendre au point de départ, et souvent en pure perte, un travail d'initiation et d'information qui est fait depuis des siècles. Si toutefois il leur arrive d'ignorer la dernière fantaisie de M. Harnack et les plus récentes pantalonnades scientifiques d'un Tyrrell ou d'un Loisy, ils s'en consoleront en pensant que dans vingt ou trente ans d'ici, peut-être moins, les dieux qui rendent aujourd'hui les oracles de la science, seront aux yeux de la science d'alors ce qu'ils sont aux yeux de l'Eglise aujourd'hui, des pitres ignorants et prétentieux, qui se sont gobés eux-mêmes et se sont fait gober par le grand nombre qui adorent avec d'autant plus de ferveur et de dévotion qu'ils n'y voient goutte et n'y comprennent rien.

Quant à ces comités de vigilance « qui inspirent une si vive terreur à ce bon M. Charmes, nous ne voyons pas très bien comment ils peuvent préoccuper ceux qui se tiennent hors de l'Eglise. L'institution d'ailleurs n'est pas nouvelle, elle est aussi ancienne que l'Eglise et que l'épiscopat dans l'Eglise. L'une des premières fonctions de l'évêque catholique a toujours été la surveillance de la doctrine. Un homme qui s'intéresse à l'exégèse et se permet d'en écrire ne doit pas ignorer que les derniers livres du Nouveau Testament qui remontent au premier siècle de l'ère chrétienne nous montrent que, déjà à cette époque, en plein paganisme, la surveillance de la doctrine était considérée comme le premier et le plus important devoir des évêques. Il suffit pour s'en convaincre de lire les épîtres pastorales de saint Paul et la lettre aux sept évêques de l'Asie dans l'Apocalypse de saint Jean. Peu importe que le comité de vigilance se compose d'un seul homme ou de plusieurs ; il a toujours existé en fait et en droit dans l'Eglise. Le catholique sérieux ne s'en plaint pas, car il sait bien que cette vigilance est pour lui et non contre lui. C'est le moyen providentiel qui lui est donné pour le préserver de la contagion de l'erreur et le sauver lui-même de l'effroyable responsabilité d'induire en erreur l'esprit des autres. Ce n'est pas à son insu que le comité veille ; il le sait institué pour cela. Il ne craint pas d'être jugé ou condamné sans être entendu : l'Eglise n'a jamais jugé personne sans l'entendre, ni condamné un de ses fils accusé d'erreur sans lui donner l'opportunité de se justifier ou d'abjurer son erreur. « Le comité de vigilance » n'est redoutable que pour ceux qui veulent être dans l'Eglise malgré l'Eglise, qui entendent non recevoir d'elle, de son magistère et de sa tradition, les vérités qu'ils doivent croire, mais lui imposer leurs propres doctrines et les accréditer auprès des fidèles.

Un dernier mot. C'est au sujet de « la rêverie historique » dont il a déjà été fait mention et de la morale qu'on en tire. L'une est aussi sérieuse que l'autre.

Pour encourager ses amis les modernistes à ne pas déposer leur plume et à continuer leurs travaux en attendant des jours meilleurs, M. Charmes a rêvé que Grégoire IX a défendu solennellement l'étude et l'enseignement d'Aristote en juillet 1228 et que, trois ans plus tard, il a chargé des docteurs de confiance d'examiner les œuvres du Philosophe et de les expurger afin qu'il puisse être étudié sans danger et avec profit, et qu'ensuite Aristote a gagné droit de cité dans l'Eglise où il n'a pas cessé de régner. La morale se dégage d'elle-même. Si sévèrement réprouvés et condamnés aujourd'hui, les modernistes le sont-ils pour toujours ? Qui sait ? Un autre document de Pie X lui-même les réintégrera peut-être dans l'estime et la popularité. « Car on peut toujours en appeler du Pape au Pape lui-même. »

Le rêve de M. Charmes n'est pas plus heureux que sa chronique. D'abord il se méprend sur le cas de Grégoire IX. Dans la première interdiction, sous le nom d'Aristote c'étaient en réalité Averroës et les autres philosophes arabes qui étaient proscrits. Une fois dégagées de cet alliage, les œuvres du Stagyrite furent accessibles aux étudiants des universités. Le pape d'alors n'a jamais défendu l'étude des œuvres authentiques d'Aristote faite dans un esprit chrétien, mais les erreurs et les rêveries des philosophes arabes que l'on introduisait dans les écoles sous le manteau d'Aristote, et jamais décret postérieur du pape n'a réhabilité l'averroïsme ou le prétendu Aristote commenté par les Arabes.

Ensuite, le cas des modernistes ne ressemble guère à celui d'Aristote. Ce ne sont pas les principes et la méthode d'Aristote que le pape Grégoire IX a réprouvés, mais la philosophie qu'on lui attribuait faussement.

Or ce ne sont pas des opinions faussement prêtées aux modernistes, ce sont leurs propres principes, leurs propres méthodes qui sont expressément réprouvés et condamnés. Impossible de les dégager des erreurs qui sont tout le fond du modernisme et d'utiliser pour la défense de la foi leur système, qui est la négation implicite de toute révélation divine et de toute religion surnaturelle et le « rendez-vous de toutes les hérésies. »

Au lieu de se bercer des vaines espérances que leur donne M. Charmes, les modernistes feront bien de s'en tenir aux actes pontificaux qui se succèdent rapidement, sans atténuer, loin de là, le

réprobation de leurs principes, de leurs méthodes et de leurs pratiques. Après le *Syllabus*, l'Encyclique ; après l'Encyclique, le *Motu proprio* qui ne promet à leurs résistances et à leur entêtement dans l'erreur que l'excommunication. C'est la fin. Le modernisme aura peut-être pour un temps encore les sympathies d'un penseur comme M. Charmes et les caresses de la libre-pensée : de l'Eglise comme de son chef il n'aura plus qu'un mot dont aucune erreur ni aucune hérésie n'est jamais revenue ; *Anathema sit !* Ce mot-là, quand un pape l'a dit, il ne le reprend jamais. Et l'Eglise entière lui répond et lui répondra jusqu'à la fin des siècles : *Anathema sit !*

Fr. Th. Dom. C. Gonthier,

15 décembre 1907. des Frères Prêcheurs.
